

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 7

Artikel: Lettres de voyage. Partie II
Autor: Marteau, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029835>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1^{re} ANNÉE - N^o 7 - 1^{er} DÉCEMBRE 1901

La Musique en Suisse

ORGANE
de la SUISSE FRANÇAISE

Paraissant
le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

ABONNEMENT D'UN AN: SUISSE 6 FRANCS, ÉTRANGER 7 FRANCS

Rédacteur en Chef:
E. JAKES-DALCROZE
Cité 20 - Genève

Éditeurs-Administrateurs:
DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel

LETTRES DE VOYAGE

II

Cher ami,

Quoique écrite en Suède, ma dernière lettre ne contenait rien au sujet du délicieux voyage que j'y accomplissais.

Je ne connais au monde aucun pays, sauf la France et Genève où je me sents plus «at home» qu'en Suède. Cette sympathie extraordinaire que j'éprouvai jadis, il y a sept ans, pour la première fois, s'est accrue sans cesse à chaque nouveau voyage et voici le cinquième que je termine. Ce ne fut pas tout d'abord l'accueil qu'on m'y fit qui m'attacha à ce pays, bien qu'il eût fortement contribué à l'accroissement d'une sympathie que je sais partagée au point que j'en ai été de nouveau profondément touché. Non, dès mon arrivée en Suède, je me sentis attiré par le caractère particulier de la nature, moins grandiose mais plus intime que celle de la Norvège. J'aimai de suite l'amabilité, la cordialité des hommes, la franchise et le charme des femmes. Dès l'arrivée on a la sensation d'être au milieu d'un peuple bon. L'art suédois, en peinture celui des Zorn, des Hagborg, des Edelfeld (un Finlandais, mais pourtant Suédois) est particulièrement attirant. Parmi les musiciens, les Sjögren, les Hallén, les Aulin, les Valentin, les Elmblad, j'en oublie et des meilleurs, tous sont artistes, probes, travailleurs: on ne peut s'empêcher de les aimer. Un certain calme, une tranquillité non exempte de vivacité leur permet de vivre en dehors de la fièvre «artistique». Chacun prend son temps et

poursuit son idéal. C'est un repos exquis, un délassement charmant que de vivre quelque temps au milieu d'eux et de les voir si simples et si vraiment artistes.

Le public est semblable à ses artistes. Il est avant tout sérieux. Partout, dans les plus petites villes, l'on écoute religieusement et les œuvres classiques sont vraiment appréciées. J'ai même remarqué en province et cela vient très probablement de la rareté des exécutions musicales, une certaine expression d'avidité dans les physionomies. L'attention était souvent tendue à tel point qu'un peintre aurait trouvé de nombreux sujets d'étude. Souvent les publics, sauf à Stockholm et à Gothembourg, commencent et cessent les applaudissements en bloc. C'est alors une véritable salve qui ne dure pas plus que deux ou trois secondes; on sent que chacun a peur de commencer ou de cesser de manifester avant ou après son voisin. Deux ou trois fois, j'ai remarqué que les publics attendaient nos premiers saluts pour leur répondre par une de ces courtes salves. Enfin, je me suis laissé raconter par un artiste de Stockholm, auquel l'aventure arriva il y a peu d'années, en province, que pénétrant sur l'estrade, il salua le public. Au premier rang des chaises se trouvaient un vieux Monsieur et une vieille Dame qui se levèrent spontanément et rendirent le salut à l'artiste. Bien loin de rire de cette jolie anecdote, je l'ai trouvée touchante en son air de simplicité naïve.

Parfois il arrive que l'on tombe en province, sur un mauvais jour: tel par exemple celui dont nous profitâmes pour jouer à Lund, (ville d'Université en Skanie). On nous avait déconseillé de donner ce concert car c'était le jour où dans tou-

tes les familles, je ne sais trop à quelle occasion, l'on mangeait de l'oie... Nous fûmes un peu effrayés d'une si redoutable concurrence et ce ne fut pas sans appréhension que je me décidai à donner le concert, Risler m'ayant donné une fois pour toutes la responsabilité de l'organisation en Suède. Je m'attendais à une salle vide... il y avait une demi-salle, ce que Bülow appelait si spirituellement : « une brosse à dents usée, » (*Verbrauchte Zahnbürste*). Sitôt après le concert une personne amie nous fit les éloges les plus flatteurs et ajouta : « mais quelle idée néfaste de donner un concert aujourd'hui. Avec ces dîners d'oies, je suis surpris que vous ayez eu tant de monde, revenez un autre jour et vous verrez, on s'entassera littéralement. » Je surpris un regard malicieux de Risler qui répondit aussitôt : « Mais comment donc, nous sommes heureux que les personnes venues au concert nous aient préférés à leurs oies !... »

A Stockholm, la vie musicale est très intense, bien que le public n'ait pas encore, comme à Christiania, la volonté de se diriger d'une manière exclusive vers les compositeurs nationaux. J'estime que le public suédois n'a pas encore de direction musicale arrêtée, il aime l'art musical en général et commence à discerner ce qui est bon de ce qui ne l'est pas. Le mérite de cette éducation, qui n'a été vraiment commencée qu'il y a environ quinze ans, revient en général aux musiciens exécutants, Tor Aulin, Stenhammar, aux chefs d'orchestre, Nordquist, Henneberg, Hallen, — enfin aux critiques, principalement à Petersen-Berger et à Karl Valentin, qui font une guerre acharnée au dilettantisme, aux petits concerts, aux productions en public d'amateurs compositeurs ou exécutants. Ce fut un nettoyage pénible à exécuter, mais il faut reconnaître qu'il était urgent de le pratiquer. Un premier résultat se remarque cette année par l'affluence d'abonnés qui ont répondu à l'appel de mon ami Tor Aulin, violoniste, quartettiste, compositeur et chef d'orchestre, le tout avec talent et autorité ; qui organisa avec le concours de son quatuor et du compositeur-pianiste Stenhammar, cinq concerts de musique de chambre consacrés aux œuvres de Beethoven. Avant le premier concert, il ne restait plus une place, *toutes avaient été prises par abonnement pour les cinq séances*. Avis au public de Genève !!

Bien qu'il y ait beaucoup de concerts à Stockholm, on ne peut dire, comme dans tant d'autres villes, qu'il y en ait trop. La Suède, heureuse-

ment pour elle, se trouve un peu éloignée, Stockholm trop au Nord, pour que X.... Y.... Z.... puissent y tenter la fortune sans rime, ni raison.

Naturellement, comme conséquence on peut dire que tout en s'éduquant et tout en étant très bon et même sévère juge, le public y a gardé une fraîcheur d'impression exquise. C'est un bonheur pour un artiste de sentir vibrer un public avec tant de spontanéité, tant de sincérité. En vain chercherais-tu le pédant, défenseur des traditions qui, selon Risler, sont les mauvaises habitudes d'artistes paresseux ! En vain essaierais-tu de découvrir des coteries, des chapelles, des partis pris, organisés sur le plan des institutions analogues de Paris.

Mon Dieu, me diras-tu, cette Suède est-elle un pays de Cocagne ? J'aurais envie de répondre oui, si je ne savais que les êtres humains, en particulier les musiciens, ont toujours et partout les mêmes défauts, et qu'en général le plus beau jour de leur vie serait celui où une effroyable tempête enlèverait de sur la terre, tous les musiciens sauf eux-mêmes !

L'opéra est excellent. Justement j'ai pu assister à la répétition générale du *Reingold* admirablement préparé comme mise en scène et comme exécution musicale, par M. Elmblad, le célèbre chanteur suédois, le classique *Fafuer* de Bayreuth. Cette représentation, sans atteindre la perfection à laquelle on est accoutumé à Berlin ou à Dresde, m'a cependant paru en tous points remarquable. J'ai surtout admiré l'ensemble des exécutions vocales. A défaut de génies, — il en faudrait en somme pour chacun des rôles, — aucun des artistes n'a été au-dessous de sa formidable tâche. Le critique le plus sévère n'aurait pu, d'autre part, dénier à M. Elmblad (*Fafuer*), M^{me} Linden (*Freia*) et à un admirable ténor allemand (*Loge*) dont le nom m'échappe, des qualités de grands artistes, tant au point de vue vocal, qu'au point de vue scénique.

On ne peut nier que la traduction du texte en suédois ne nuise beaucoup à la déclamation lyrique. L'énergie virile du langage wagnérien ne convient pas à la douce et charmante langue scandinave.

L'orchestre royal, cela va sans dire, a été excellent, sous l'habile direction de M. Henneberg. Je reprocherais cependant une trop grande lourdeur aux instruments à vent, en général, aux cuivres, en particulier. Je n'ai pas aimé comme interprétation le début de l'œuvre jusqu'à l'ouverture du rideau. Ce fut le point faible de l'exécu-

tion orchestrale. Les cors, artistes de mérites variés, ne donnaient jamais l'illusion d'une sonorité constante. On percevait nettement l'entrée de chacun. Je cherchai, en vain, l'apparence d'une progression, ce qu'on appelle plus justement en Allemagne : *Steigerung*. Enfin il me fallut constater l'absence de mouvement et de vie dans ces pages éminemment descriptives.

Pendant ces deux heures et quart de musique, je goûtai à nouveau, les jouissances artistiques les plus pures. La maîtrise incroyable, l'inspiration colossale de Wagner me surprisent encore davantage que de coutume. Je ne saurais te dire si l'audition répétée d'œuvres ultra-modernes, est cause de cette nouvelle impression d'extrême simplicité que me donnent les œuvres de Wagner? Vraiment après les continuateurs de Richard Strauss, Wagner m'a paru à peine plus compliqué que Haydn. A chaque instant je me surprénais à murmurer : « Mon Dieu, qu'il est agréable de savoir en quel ton l'on est. » Ces remarques s'imposaient pour ainsi dire à mon attention, car tu connais l'horreur que j'ai des gens uniquement occupés à disséquer une œuvre par ses petits côtés, sans être capables, un seul instant, de s'abandonner à une émotion inspirée par l'ensemble.

Pour les œuvres théâtrales, l'obscurité est décidément une bonne chose. Aucune distraction ne vient troubler le regard concentré sur l'action scénique. D'aucuns prétendent imposer cette innovation aux salles de concert. Dans certains pays par trop méridionaux des abus pourraient se produire. Tu connais à l'appui de mon dire le charmant mot que cite Max Nordau dans *Dégénérescence*?

« Il (un artiste) organise un concert dans une salle plongée en une nuit complète, et récrée ainsi ceux de ses auditeurs auxquels un voisinage heureusement choisi offre l'occasion d'augmenter agréablement dans l'obscurité leurs émotions musicales par des émotions d'un autre genre! »

Tu dois sûrement reconnaître que l'on n'avait pas encore songé à donner des concerts pour favoriser des rendez-vous galants?! Au point de vue de la recette, bien des artistes seraient heureux d'augmenter ainsi le chiffre de leurs revenus!!

(A suivre).

HENRI MARTEAU.



LA MUSIQUE A BERLIN

Berlin, novembre 1901.

Je réponds avec plaisir à l'invitation qui m'a été faite de fournir régulièrement des articles sur la vie musicale de Berlin à la *La Musique en Suisse*, ayant, non seulement, de la sympathie pour ce pays, mais aussi des liens de parenté; d'autre part ces chroniques intéresseront peut-être les étrangers puisque la quantité des productions musicales de notre capitale n'a été encore atteinte par aucune autre ville. — Nous possédons quatre grandes salles de concert, auxquelles s'ajoutent à l'occasion des salons d'hôtels, elles sont occupées tous les soirs, d'octobre à fin mars et nous font ainsi connaître les artistes éminents du monde entier. — Il y a trois grands orchestres de premier rang qui nous introduisent dans la littérature symphonique; cinq très nombreuses chorales et une infinité de sociétés de chant particulières cultivant l'oratorio et le chant en chœur.

Les sujets pour ces chroniques ne manqueront pas; nous aurons plutôt à souffrir du contraire; mais leur nomenclature cataloguée serait sans valeur; nous voulons donc, dans ces lettres, nous borner à parler des créations musicales, et nous ne nous arrêterons aux virtuoses exécutants que lorsqu'ils représenteront une éminente personnalité. Nous trouvons une telle personnalité en Richard Strauss; son génie exerce une puissance immense, une force entraînant, et, pour lui, toutes les difficultés de technique deviennent un jeu. Dans le premier des concerts d'abonnement, avec l'orchestre des artistes musiciens de Berlin qui, jusqu'alors n'avait fait entendre que de la musique légère, ce génial chef d'orchestre a dirigé la symphonie de Liszt *Ce qu'on entend sur la montagne*, d'une manière absolument impeccable, ainsi que la troisième symphonie en ré mineur de Bruckner.

Antoine Bruckner (1824-1896) est très peu connu dans notre pays où il est apprécié d'une manière très différente — ceci vient de ce que, en partie, la propagande des Viennois pour leur compatriote a été sans doute exagérée; d'autre part, un grand nombre de critiques ont été incapables de juger à sa juste valeur ce nouveau compositeur, enfin le style essentiellement autrichien de ses compositions est totalement différent de